



DOSSIER

football

*Jamais une compétition
n'aura aussi bien porté son nom.
Si la mondialisation existe,
elle a assurément la forme
d'un ballon rond comme la Terre,
drainant des milliards
de téléspectateurs
et des milliards d'euros
ou de dollars.*

PAR FRANÇOIS-LAURENT BALSSA

Mondial Le grand cirque

3/5 RUE SAINT GEORGES
75009 PARIS - 01 40 54 11 00

LE FOOTBALL « FAIT ÉPOQUE », comme le disait le philosophe Alexis Philonenko. « *Epoque*, écrivait Bossuet, *quelque chose devant quoi l'on s'arrête* ». Curieux destin que celui de ce jeu de balle. En effet, depuis son invention dans les public schools anglaises, au XIX^e siècle, jusqu'à son actuelle planétarisation, que de chemin parcouru ballon au pied. Hormis l'Amérique du Nord et l'Inde, il a colonisé le monde entier, ultime legs d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. « *Longtemps britannique, puis européen et sud-américain, le football s'est substitué au cinéma comme distraction populaire universelle* », souligne Pascal Boniface, le directeur de l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris), passionné de ballon rond. Roi des sports, le football est bien ce doux opium des peuples. Une addiction mondiale. Songeons seulement que le Mondial 98 a été vu, en audience cumulée, par 37 milliards de téléspectateurs (un record) ! On ne sera donc pas surpris de savoir que la Fédération internationale de football association (Fifa) compte dans ses rangs plus de membres que les Nations unies.

Bill Shankly, le légendaire manager de Liverpool, disait : « *Le football, ce n'est pas une affaire de vie ou de mort. C'est beaucoup plus important que cela !* » Quoi donc ? Un jeu ! Comme tous les jeux, il est et restera, quoi qu'il advienne, gratuit, ludique, merveilleusement inutile. La défaite y sera toujours vécue comme un psychodrame sans conséquence ; et la victoire, comme une ivresse sans lendemain. Le propre des jeux, n'est-ce pas de prendre au sérieux des activités qui ne le sont

guère ? C'est en ce sens premier qu'il faut comprendre le football, « *la bagatelle la plus sérieuse du monde* », pour reprendre le sous-titre du livre de Christian Bromberger, anthropologue du sport et fin connaisseur des enjeux footballistiques.

Le sport ne pouvait naître que dans des sociétés démocratiques, Grèce antique et Angleterre du XIX^e siècle, quand n'importe qui, à chances égales, pouvait s'élever par la grâce de son seul talent. C'est la grande différence avec les sociétés d'Ancien Régime, où les jeux reposaient sur des hiérarchies sociales étanches et des coutumes bien trop variables pour être codifiées. C'est du reste cela que le XIX^e siècle va changer, fixant un ensemble de règles et un calendrier. Dès lors, le jeu pourra se déployer dans un espace ouvert, suivant des règles transposables d'un coin à l'autre du globe.

Codifié, le match de football hésitera ainsi entre le rituel et le show, la kermesse et la guerre, le sacré et le profane, la religion et le divertissement. Ce sera, tout ensemble, un drame, une cérémonie et une fête. On a là les trois dimensions – scénique, religieuse et carnavalesque – qui en font l'un des moments clés de la vie sociale, la cérémonie sportive étant l'un des rares moments où l'homme moderne peut faire une expérience cruciale, dont nos sociétés individualistes se montrent fort économes : celle d'appartenir à une même communauté.

Ainsi l'émergence des compétitions sportives est-elle liée à l'essor des États-nations modernes, et le football au premier chef. En effet, par sa « massivité », il se prête, mieux que tout autre, à l'affirmation des identités collectives – locales ou nationales –, n'étant rien d'autre qu'une variation sur le thème fondamental des antagonismes, comme l'a brillamment démontré le sociologue Patrick Mignon dans *La Passion du football*. Lieu d'un affrontement ritualisé où des collectifs se défient pacifiquement : nous et les autres. Les catholiques du Celtic de Glasgow contre les protestants des



Glasgow Rangers. Les ouvriers originaires du Sud de l'Italie, supporters de la Juventus de Turin et du Milan AC, contre les citadins du Torino et de l'Inter de Milan. Les autonomistes catalans du FC Barcelone contre les immigrés castillans ou andalous de l'Espanyol de Barcelone. Il arrive même parfois que le match de football anticipe la grande histoire : avant de se dissoudre définitivement, l'ex-Yougoslavie n'était-elle pas déjà morte quand des supporters croates du Hajduk Split brûlèrent le drapeau fédéral, sécession symbolique de la Croatie ? De là vient sûrement qu'on a souvent dit des grands événements sportifs qu'ils sont le prétexte à des débordements nationalistes, sinon xénophobes.

Ce genre d'automatisme fait pourtant peu de cas de l'esprit du sport, quelque chose de la trêve olympique ayant subsisté ici. Qui endosserait de nos jours le propos de George Orwell affirmant que « *le sport, c'est la guerre*

Aujourd'hui,
le vrai patron,
ce serait
plutôt l'argent

tifs se défient pacifiquement : nous et les autres. Les catholiques du Celtic de Glasgow contre les protestants des



Hooliganisme Réel, mais transformé par les médias en péril terrifiant et massif, ce phénomène a permis de diaboliser les supporters dans leur ensemble et, à travers eux, le peuple. Ici échauffourée entre supporters de deux clubs italiens au Stade olympique de Rome, le 18 avril dernier.

sans les coups de feu » ? Plus personne. Naturellement, les mouvements de foule ne manquent pas, ils sont même parfois meurtriers, mais globalement, le hooliganisme a disparu des stades. Qu'il semble loin le temps (1934) où Jules Rimet, président de la Fifa, regrettait que « le vrai président de la Fifa [soit] Mussolini » !

Aujourd'hui, le vrai patron, ce serait plutôt l'argent. Certes, depuis ses débuts, le football a lié son sort à celui du monde de l'argent. Le Racing Club de Lens ne fut-il pas patronné, de 1934 à 1969, par la Société des mines ? Et les usines Peugeot ne fondèrent-elles pas, en 1930, à Sochaux, le premier club professionnel en France, les futurs « lionceaux », du nom de l'emblème de la marque ?

Apparu outre-Manche dans les

années 1880, le professionnalisme tardera néanmoins à s'imposer en France. A cet égard, notre pays constitue une exception, les liens de solidarité de l'élite avec les divisions inférieures et le football amateur n'ayant jamais été complètement rompus, comme si l'on restait, dans ce domaine aussi, attaché à la notion de service public.

C E FOOTBALL, tout à la fois patronal, associatif et municipal, va changer de nature dans le courant des années 1980, qui verront l'apparition d'une nouvelle génération de dirigeants. Georges Bez à Bordeaux, Bernard Tapie à Marseille, Jean-Luc Lagardère au Matra-Hachette, lesquels vont introduire des méthodes managériales dans la gestion sportive. Leur arrivée va coïncider avec la surenchère des

A lire **Les Super Bonus du foot** de Renaud Lecadre, Presses de la cité (2010), 235 pages, 19 € ; **Football et mondialisation** de Pascal Boniface, Armand Colin (2006), 173 pages, 19 € ; **Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde** de Christian Bromberger, Pocket (2004), 126 pages, 6,90 € ; **la Passion du football** de Patrick Mignon, Odile Jacob (1998), 288 pages, 20,30 € ; **les Intellectuels, le Peuple et le Ballon rond** de Jean-Claude Michéa, éditions Climats, Flammarion (réédition 2010) ; **Jouer juste** de François Bégaudeau, éditions Verticales (2003), 92 pages, 4,50 € ; **Géopolitique du football**, sous la direction de Pascal Boniface, éditions Complexe (1998), 146 pages ; **Carton Jaune** de Nick Hornby, éditions 10x18 (2006), 286 pages, 5,80 € ; **Une saison de Véronne** de Tim Parks, éditions Christian Bourgois (2002), 415 pages, 25,00 € ; **Football Factory** réédition 2006, 398 pages, 7,50 € ; **la Meute 2000**, 396 pages, 19,82 € ; **Aux couleurs de l'Angleterre 2005**, 378 pages, 21,00 €, trilogie de John King, éditions de l'Olivier ; **les Identités du football européen** d'Albrecht Sonntag, [PUG] éditions (2008), 308 pages, 22,00 € ; **le Football, ombre et lumière** d'Eduardo Galeano, éditions Climats (1997), 273 pages, 49,90 €.